



Extrait : Le mas des ombres

PROLOGUE

28 septembre 2004

Le car roule laborieusement sur la départementale 99, détremée, en provenance d'Aix-en-Provence. Les essuie-glaces peinent à balayer la pluie torrentielle qui s'abat sur le pare-brise, conséquence des conditions météorologiques exécrables et inattendues qui sévissent depuis le début de l'après-midi.

À l'intérieur, Ana Marquez est comblée de bonheur. Assise confortablement sur un siège mou, les mains posées sur son ventre, la tête appuyée contre la vitre embuée, elle affiche un sourire béat. Dans quelques minutes, elle révélera à Adrien qu'il va être papa pour la seconde fois.

Le véhicule s'arrête devant le dernier abribus, à la sortie de Saint-Rémy-de-Provence, faiblement éclairé par la lueur d'un réverbère.

Après avoir salué le conducteur, elle descend et se réfugie sous l'abri. Immédiatement confrontée à un vent glacial, elle serre fermement le col de son manteau pour préserver un semblant de chaleur. Elle contemple la nuit obscure. Le ciel est dépourvu de Lune et d'étoiles.

Elle consulte son portable. Il est 21 heures.

Depuis son départ de l'hôpital, où elle est interne, elle n'a plus de réseau. Son bus a deux heures de retard.

Elle scrute l'horizon. Pas de Polo Volkswagen. Incapable d'informer son mari de son arrivée tardive, elle constate qu'il est déjà reparti.

Face à cette situation délicate, elle se trouve confrontée à un dilemme : attendre patiemment le retour éventuel d'Adrien, ou prendre la décision de rentrer chez elle à pied.

Le double Klaxon d'une voiture passant à faible allure la sort de ses interrogations. En découvrant les tags antifascistes sur les vitres brisées de l'abribus, une vague d'angoisse la submerge. Elle pâlit. Finalement, elle n'a pas le choix. Elle se résout à regagner son domicile. Deux kilomètres la séparent de chez elle. Deux kilomètres à parcourir sur une route étroite et lugubre, seule face à l'incertitude menaçante de la nuit noire.

Elle attrape un foulard dans sa poche et l'enroule autour de sa tête, empêchant ainsi l'eau de ruisseler jusqu'à ses yeux. Courbée face aux bourrasques de plus en plus violentes, elle s'élance sur l'axe qui la mène à son mas. Mais il est difficile d'avancer lorsqu'on porte des escarpins à talons hauts.

Sa tenue d'écolière, composée d'une courte jupe à carreaux, de bas épais noirs et d'une chemise blanche à volants sous son manteau, est inappropriée pour une jeune fille marchant seule au bord de la chaussée. Avec ses cheveux châains tirés en arrière et attachés en queue de cheval, elle devient une proie facile pour les délinquants sexuels. Les battements de son cœur s'affolent.

Une image se fige dans ses pensées : la une du journal *La Provence*, datée de la semaine dernière.

Le violeur des Alpilles a fait une septième victime.

Situé au nord-ouest du département des Bouches-du-Rhône, à soixante-quinze kilomètres de Marseille, le Massif des Alpilles couvre une superficie de cinquante mille hectares. Coincé entre les portes de la Camargue et celles de la Provence, tel un diamant serti sur une bague, il constitue le bijou de la région. C'est là, dans ces recoins isolés, que le violeur frappe, toujours de nuit. Et ce soir, il est peut-être en chasse.

Pour évincer sa terreur, elle ne pense qu'au visage radieux de sa fille Sonia, âgée de six ans, et aux bras chaleureux de son homme.

En chemin, alors qu'elle longe un bois, des sifflements attirent son attention. Coup d'œil furtif vers la forêt. Il ne s'agit que du mugissement provoqué par le souffle puissant du vent.

Effrayée par ces images horribles qui se développent dans son esprit, elle reporte son regard sur la route et tente d'accélérer tant bien que mal.

Ana, les mains accrochées au col de son manteau, la tête enfoncée dans les épaules, a le sentiment que le trajet est interminable. Puis, au détour d'un virage, un rayon lumineux surgit et grossit rapidement. Les phares d'une voiture. Enfin, Adrien a décidé de la rejoindre. Oubliant le froid, un grand sourire se dessine sur son visage glacé.

Le véhicule ralentit. Sous l'effet du vent marmoréen qui lui lèche les yeux, couverts par des demi-lunes, elle distingue difficilement l'automobile qui arrive maintenant à sa hauteur.

Mais lorsqu'elle s'arrête, Ana déchantée. Ce n'est pas la Polo !

La vitre côté passager avant droit s'abaisse. L'angoisse colonise son corps fatigué.

— Bonsoir, montez vite, mettez-vous à l'abri ! Vous devez être transi de froid ! l'invite le chauffeur en haussant la voix.

Le clapotis de la pluie sur la tôle couvre sa parole. Devant elle, un homme au visage bouffi, retombant sur un cou gras, surmonté de cheveux blancs et épais. Tétanisée par ses grands yeux ronds et sombres qui la dévorent, Ana sent son cœur s'arracher.

— Cela ira... Je suis arrivée, rétorque-t-elle poliment au conducteur.

La présence de Charles Manson imprimée sur son sweat noir ne la rassure pas. Non satisfait de sa réponse, l'individu s'énerve subitement.

— Ne te fous pas de ma gueule ! La première habitation est à plus d'un kilomètre !

Le violeur des Alpilles vient de me trouver, pense-t-elle.

Comment se sortir de ce guêpier ? Elle a peu de temps pour réfléchir avant qu'il ne décide de lui sauter dessus et de la forcer à monter dans la voiture.

Une idée farfelue, mais possible, traverse son esprit. Elle tente un coup de bluff.

Elle glisse discrètement la main dans la poche de son manteau et s'empare d'un objet métallique : un trousseau de clés. Lorsqu'elle commence à l'extirper, elle menace le conducteur.

— Laissez-moi tranquille ! Je suis armée, hurle-t-elle.

À cet instant, comme elle l'espère, le visage du chauffeur se décompose.

Quelques secondes de silence. D'hésitation. L'inconnu joue avec l'accélérateur. Sa voiture ronronne puis démarre sur les chapeaux de roues, abandonnant une Ana, pantoise. *Mal baisée* sont les derniers mots qu'elle entend.

Il est désormais 22 heures lorsque Ana franchit le panonceau « Havre de Paix ».

Tel un lieu-dit protégé, la pluie cesse enfin.

Stationnée dans le jardin de sa propriété, la Polo ne semble pas avoir été utilisée. Aucune trace de roue sur le sol.

En passant devant le mas pour se rendre à la voiture, elle remarque que tous les volets sont clos. Le silence est gênant. Elle pose la main sur le capot. Froid. Elle a sa réponse. Son homme ne s'est pas déplacé. Elle est dépitée.

Soudain, un flash. Violent. Du rouge, en grande quantité dans le salon.

Que doit-elle en conclure ? C'est bien la première fois que de telles images envahissent ses pensées.

Sans doute la fatigue, finit-elle par se dire.

Elle est exténuée. Elle fait demi-tour et regagne son mas.

Ana pousse la porte qui n'est pas verrouillée. En entrant dans le couloir plongé dans l'obscurité, une chaleur étouffante l'assaille. Elle s'étonne du silence qui règne dans la maison, pourtant si animée d'ordinaire.

Trempée de la tête aux pieds, elle retire son foulard, le jette au sol, puis dénoue ses longs cheveux. Elle ôte son manteau, l'accroche derrière la porte et se dirige vers la cuisine.

Dès qu'elle allume la lumière, elle découvre un faitout sur la gazinière. Elle s'approche, soulève le couvercle. Une odeur de mélange tomates-oignons caramélisés s'échappe et embaume l'espace de quelques secondes avant de s'évaporer. Adrien a préparé des pâtes. Son dernier repas remontait à midi, elle salive. Mais son estomac peut patienter ! Elle referme l'autocuiseur puis observe l'évier. Une assiette sale y repose. Adrien a soupé sans elle.

Elle rejoint alors la salle à manger. Adrien a dû s'endormir sur le canapé en attendant son retour.

À sa grande déception, la pièce est vide. Le feu de la cheminée est éteint.

— Adrien ! finit-elle par l'interpeller en chuchotant.

Aucune réponse.

Elle s'apprête à l'appeler à pleins poumons lorsque le cliquetis d'un interrupteur attire son attention.

Elle revient sur le palier du couloir et aperçoit de la lumière à l'étage. Elle grimpe les premières marches en bois, veillant à ce que ses pas restent légers pour ne pas les faire craquer. Ne pas réveiller sa fille, même si elle ressent le besoin de l'entendre.

Le miroir dans l'escalier capte le reflet d'Ana. Elle s'en approche et s'arrête un instant devant. Ses prunelles vertes détaillent son visage. Les joues écarlates contrastent avec ses lèvres bleuies, témoignant d'une fatigue profonde. Elle ferme les yeux, écœurée de se voir encore ronde, si loin de la silhouette qu'elle espérait retrouver. Puis, d'un geste rapide,

elle lâche le miroir et reprend sa montée, son cœur alourdi par cette image qui la hante.

À l'étage, elle pénètre dans la chambre de sa fille. La pièce déborde de peluches et de poupées Barbie. Un rayon de lumière illumine le visage angélique de Sonia, paisiblement couchée sur le côté, la couverture tirée jusqu'aux épaules. Les yeux d'Ana pétillent de bonheur : même endormie, elle est toujours aussi belle.

Alors qu'elle lui murmure *bonne nuit*, un claquement soudain la fait sursauter. Sur la pointe des pieds, elle retourne sur ses pas, sort de la pièce et traverse le couloir pour s'immobiliser devant sa chambre. Sous la porte fermée, un rai de lumière s'échappe. Derrière, un silence de cathédrale.

— Adrien, Adrien, insiste-t-elle à voix basse.

Elle toque. Pas de réponse.

Elle soupire d'angoisse, appuie sa main tremblante sur la poignée, puis entre. Aussitôt, une enveloppe colorée tombe à ses pieds.

Face à elle, Adrien est assis sur le lit à baldaquin drapé de voilages blancs, qu'il serre fermement. Il la mitraille du regard, ses yeux noirs emplis de colère. Son visage est tendu. Son état ne peut être causé que par son simple retard. Qu'est-ce qu'il le rend ainsi ? Malgré ses trente ans, il en paraît vingt de plus. Cependant, Ana le trouve toujours aussi beau, avec ses cheveux bruns coiffés d'une raie sur le côté et une mèche masquant son œil gauche.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Ana en ramassant l'enveloppe de format A5. Une surprise ? plaisante-t-elle pour détendre l'atmosphère.

Mais rien n'y fait. Il est aussi froid qu'un mur de glace.

Aucun nom, aucune adresse. Le pli, vierge de toute encre. Que peut-elle contenir ?

En tout cas, Adrien l'a décachetée, et ce qu'il y a découvert a déclenché chez lui une haine sourde.

Poussée par la curiosité, Ana écarte les rabats. Elle distingue des photographies en couleurs. Plusieurs d'entre elles attirent son attention. Elle en sort une. Elle fronce les sourcils. C'est elle, souriante, dans un bar. Rapidement, elle passe en revue les cinq autres clichés.

Son estomac se noue. Son bonheur se réduit à un tas de cendres. Prise de bouffées de chaleur, elle sent son front perler. À plusieurs reprises, elle fait défiler les photos une à une. Elles s'animent. Un mini-film se forme et raconte une histoire d'adultère. Enlacée dans les bras d'un homme collé au comptoir, Ana flirte voracement avec lui.

Inimaginable. Son passé. Sa terrible erreur ressurgit. Elle le reconnaît. Cet homme au sourire extatique. Cet amant au regard de velours, qu'elle n'a connu qu'une nuit. Pour lui, elle a craqué et succombé au péché de l'infidélité. Elle ignore son prénom, mais un souvenir particulier lui revient : le lendemain, il prenait le train à la gare d'Avignon pour rejoindre l'île Longue et embarquer à bord du Triomphant.

— Comment... as-tu... eu ces photos ? bégaya-t-elle, la gorge nouée. Et qui te les a envoyées ?

— Tu te fiches de moi ? Leur provenance est ton unique préoccupation, alors que tu viens de foutre en l'air notre vie de couple.

— Ne crie pas, tu vas réveiller la petite. Et laisse-moi t'expliquer, c'est arrivé... une seule fois... nous n'étions plus ensemble.

Instantanément piqué dans son honneur, Adrien se terre à nouveau dans son mutisme.

Envahie par un sentiment de culpabilité, Ana dévisage Adrien. Il semble ailleurs. Elle se rapproche du lit, certaine qu'en le serrant dans ses bras, sa colère s'estomperait.

Elle n'est plus qu'à quelques centimètres de lui. Tremblante, la main tendue, elle effleure son corps. Adrien se redresse.

Lorsqu'il passe à sa proximité sans un seul regard, il la bouscule d'un coup d'épaule.

Décontenancée, Ana ne le reconnaît pas. Il n'a jamais eu de dédain pour elle.

Hagarde, elle scrute ce corps mince, de taille moyenne, à la démarche efféminée, s'éloigner vers la vitre.

Adrien contemple la rue déserte. Ses pensées tournées vers un nouvel avenir. Dehors, comme pour dramatiser la scène, des éclairs déchirent le ciel, suivis de longs tonnerres. Il délaisse finalement la fenêtre et se dirige vers une armoire bancale. Après l'avoir ouverte, il en sort une valise en cuir craquelé et la pose sur le lit. Il commence à y ranger ses affaires.

— Mais que fais-tu ? lui demande Ana, intriguée.

En guise de réponse, cette fois, il la fusille d'un regard assassin.

Pour masquer sa peur, elle baisse les yeux.

Se massant l'épaule endolorie, elle s'approche de son mari, l'agrippe par la taille, le serre contre elle et dépose un baiser dans son cou. Aucune réaction.

Lorsqu'il finit de prendre les derniers vêtements, il se retourne et fait face à sa femme, la dépassant de quelques centimètres.

— Dégage de ma vue !

Derechef, il la bouscule. Encore plus violemment.

Incrédule, Ana se retrouve assise sur le matelas. Pour la première fois, il vient de lever la main sur elle.

— Tu me fais peur, Adrien.

— Casse-toi de la maison. Tu n'es qu'une pute.

Elle secoue la tête, choquée par son langage. Elle éclate en sanglots et l'empoigne.

— Je suis désolée de t'avoir blessé, ne m'abandonne pas ! Je t'en supplie, laissons le passé derrière nous.

D'un geste vif, Adrien s'échappe de son étreinte. Puis, il plonge sa main dans la poche de son jean, en sort un papier en boule et le jette aux pieds de son épouse.

— C'est quoi ça ? l'interpelle-t-elle, le visage marqué par l'étonnement.

— Ouvre !

Ressentant une gêne au niveau du thorax qui l'empêche de respirer, elle saisit la feuille et la défroisse. C'est encore une photographie. En un millième de seconde, l'univers qui la portait s'effondre. Sur le cliché, un bébé flotte dans le liquide amniotique.

Dans le coin droit, la date du 15 février 1998 est manuscrite.

— Pourquoi as-tu ressorti l'échographie de Sonia ? Quel est le rapport ?

— Ne fais pas l'innocente ! Cette photo était avec les autres dans l'enveloppe.

À cet instant, d'un doigt tendu, il pointe la chambre de leur fille. Ne maîtrisant plus ses nerfs, il se met à trembler. Puis, de rage, il frappe le mur de ses poings. Immédiatement, sa main droite gonfle, mais sous l'emprise de la colère, il ne ressent pas la douleur.

Il finit par s'affaler à côté d'Ana, courbé, plongeant son visage dans le creux de ses mains.

— Sur le moment, je n'ai pas compris, mais ayant déjà vu cette échographie, j'ai vite fait le lien. Tu m'as trahi ! reprend-il, abattu, à mi-voix.

Maintenant, Ana, la femme adultère, blanchit. Elle ne peut plus lui cacher la vérité.

— Mais elle... est ta fille. Certes, pas biologique, mais à sa naissance, tu étais présent. C'est avec toi qu'elle a fait ses premiers pas. C'est elle qui t'appelle papa. Elle t'aime. Tu ne peux pas l'évincer de ta vie comme ça. Elle porte ton nom.

— J'avais confiance en toi, Ana.

— Quand j’ai su que tu n’étais pas son père, j’ai cru que mon cœur allait s’arrêter de battre. J’ai pensé à avorter, mais la joie qui rayonnait sur ton visage m’a fait changer d’avis. C’est toi l’homme de ma vie. Lui, je ne l’ai connu que quelques heures. Je ne me souviens même plus de son prénom. N’es-tu pas heureux ? Personne ne viendra t’enlever ta fille. Notre amour doit pouvoir tout surmonter. Ensemble, nous sommes invincibles.

Désireuse de clore leur querelle immédiatement, elle se colle à lui, caresse délicatement sa joue mouillée, l’embrasse et lui chuchote :

— Je suis enceinte.

Imperturbable, Adrien ne réagit pas.

Finalement, sans exprimer son bonheur, il l’étreint après s’être laissé couvrir de baisers humidifiés. Nourris par un feu passionnel, ils se retrouvent rapidement nus et finissent par faire l’amour.

Une heure plus tard, Ana, réveillée par la musique provenant du salon, s’étire dans les draps froissés. Elle lâche un soupir de joie. Elle a réussi à se faire pardonner. Elle bascule sur le côté vers Adrien, tâtonne dans l’espoir de le trouver et de le cajoler. Mais, en ouvrant les yeux, elle se rend compte qu’elle est seule. Elle scrute la pièce, inquiète, puis jette un coup d’œil au radio-réveil. Il affiche 23 h 15. Où est-il passé ? Probablement, en train d’alimenter la cheminée.

Nue, elle bondit hors du lit, traverse le couloir, puis se rend à la salle de bain. Elle enfle sa nuisette rose transparente ornée de frous-frous au niveau des épaules. Fringuée de ce sous-vêtement sexy, elle est certaine qu’il ne pourra pas lui résister.

Elle sort de la pièce sur la pointe des pieds. Un pas lourd sur le plancher fendillé risquerait de réveiller Sonia.

Sur le palier de la chambre de sa fille, elle entrebâille doucement la porte et constate que celle-ci est vide. Elle

l'ouvre complètement. Une odeur d'eau de Cologne flotte dans l'air. Sonia est absente.

Avec son père ! se dit-elle, satisfaite.

D'une humeur joyeuse, Ana descend les escaliers.

Quelques minutes plus tard, la maison sombre dans un chaos meurtrier.

Premier coup. Du sang gicle sur le mobilier.

Deuxième coup. L'objet contondant déchire boyaux, foie, pancréas.

Troisième coup. Trou noir. L'hémoglobine se répand sur le carrelage, formant une mare carmin.

Un corps, vidé de son âme, s'affale.

– Chapitre 1 –

20 septembre 2020. 22 h 12

Errant dans la ruelle sombre, elle tente d'échapper à son agresseur. Dans sa fuite, une traînée rougeâtre et biscornue s'étend derrière elle. Elle se vide de son sang.

Lui, il ne chasse pas, il joue.

Elle ne l'entend pas, elle le hume. Il n'est pas loin. Tapi derrière les poubelles dégoulinantes. Alors qu'elle trouve enfin un abri, la bête bondit sur elle. Sans comprendre ce qui lui arrive, elle sent les dents acérées du monstre s'enfoncer dans sa chair meurtrie. Elle ne peut se débattre. La gueule vorace de son prédateur déchiquète son abdomen. Son cœur cesse de battre. Puis les ténèbres l'engloutissent.

Ayant perçu la présence d'un chasseur plus puissant, le chat, souris dans le clapet, prend la fuite.

Caché dans la pénombre, au milieu de la pisse qui ruisselle vers l'égout, assoiffé de sang, il patiente. Il sait que sa proie va bientôt sortir. Traverser la rue pour faire uriner son chien. C'est alors qu'il fondra sur elle, se délectant de sa chair. Il a faim. Il ne la lâchera pas. Le chaos nourrira sa voracité.

Plus bas, une ampoule éclaire une fenêtre. C'est la maison des Martinez, une famille de quatre personnes. Un père, une mère et deux petites filles âgées de quatre et cinq ans.

Sébastien Martinez, nu dans la salle de bain mal isolée, les mains posées sur le lavabo, se regarde d'un œil éteint dans le miroir. C'est un homme chanceux. Ce soir, il aurait pu passer la nuit en prison, sans avoir la possibilité d'embrasser son épouse, allongée dans leur lit.

Dans quelle merde, je me suis encore fourré ? Je n'en rate pas une. Fais chier ! Foutue jalousie. Foutue fierté. Elles finiront par me coûter la vie.

Il frappe la vasque. Il repense à cette maudite journée. À cet homme innocent qui n'avait fait que blaguer avec sa femme au travail. Enfin, c'est ce qu'il avait déclaré au procureur.

C'était il y a deux jours. Il avait enlevé ce bonhomme, puis l'avait séquestré, ligoté, battu, torturé avant de le laisser pour mort dans un cabanon agricole abandonné, où il avait été découvert le lendemain.

Confondu par un témoin, Sébastien Martinez s'était retrouvé en garde à vue et, malgré ses protestations d'innocence, avait été présenté devant le procureur de la République à Tarascon. Aucune preuve matérielle. Seulement une déposition bancaire et quelques explications embrouillées et peu cohérentes pour le poursuivre. Le magistrat avait ouvert une information judiciaire en saisissant un juge d'instruction. Mis en examen, Martinez avait échappé à la détention provisoire grâce à l'excellente plaidoirie de son avocat.

Les bourrasques chargées d'eau s'écrasent contre le fenestron. La tempête approche. Il doit rapidement sortir le chien.

Frustré d'avoir fait plaisir à ses filles en leur offrant ce berger allemand, il enfile un survêtement, chausse ses baskets, met une veste, prend son bâton de défense et accroche la laisse au canidé.

Deux minutes plus tard, il se retrouve dehors. Malgré la pluie, il fait doux. La lumière des lampadaires tanguent sous la bise du vent.

Sébastien Martinez vapote sa cigarette électronique, la tête protégée par une capuche. Il espère que le chien fasse ses besoins rapidement. En atteignant l'angle de la rue, un écho provenant d'une impasse, de l'autre côté de la voie, attire son attention. Son fidèle compagnon se met à aboyer. Persuadé que

celui qui l'attend là-bas, prêt à se venger, est l'homme ayant osé faire des avances à sa femme, Sébastien gagne le trottoir d'en face.

Motivé par une montée d'adrénaline et rassuré par la présence de son bâton télescopique dans la poche intérieure de son blouson, Sébastien est certain que l'individu va recevoir une correction qu'il n'oubliera pas.

Tu ne sais pas à qui tu as affaire ! Tu vas regretter de m'avoir provoqué !

Sébastien se tient maintenant devant l'entrée de la voie sans issue, qui donne sur la fenêtre d'un restaurant chinois d'où s'évaporent des relents de friture. Il écoute attentivement. Un bruit métallique, comme celui d'une canette roulant sur le goudron, résonne dans l'impasse. Suivi d'un mouvement furtif. La chair de poule le saisit sous ses vêtements trempés.

Retenu par la laisse, le berger allemand se cabre. Grogne. Montre les crocs, puis aboie.

Quelqu'un est bien présent dans la ruelle. Dissimulé dans la pénombre.

— Qui est là ? crie le père de famille, tout en dépliant le bâton télescopique.

Aucune réponse.

Sébastien lâche le chien dans le cul-de-sac. Quelques secondes après, il entend un piaillage et voit son animal fuir l'impasse, la queue entre les pattes. « Max ». Le canidé se volatilise. Sébastien saisit son téléphone et active la fonction torche. Un halo de lumière se répand sur les briques merdoie des murs.

Inspirant profondément, il s'engage dans la ruelle, avançant pas à pas sur un sol jonché d'immondices. Plus loin, sur la gauche, entreposée contre la paroi, il distingue une montagne de cagettes pourries. Celui qui a attaqué son chien est forcément derrière. C'est l'unique cachette possible. Sébastien sent la chaleur monter en lui. Après quelques pas

supplémentaires devant les caisses en bois, il évite de jeter un œil à l'intérieur, tant l'odeur de décomposition lui retourne l'estomac.

Soudain, une main l'agrippe et le tire à elle, à l'abri des regards. Sébastien tente de s'extirper en faisant valser son bâton dans l'espace, mais il brasse du vide.

Un crochet, enchaîné à un direct du droit, le projette au sol. Il lâche son arme et pousse un cri aigu. Une pluie de coups de pied et de poings s'abat sur son corps blessé, tel un déluge de grêle. Il hurle de douleur. Pour minimiser sa souffrance, il se recroqueville en position fœtale, mais lorsque son agresseur lui saute dessus, il encaisse tout son poids. Oppressé, il peine à respirer. Il n'arrive pas à lutter contre cette force. Dissimulé sous une cagoule noire, Sébastien ne reconnaît pas le visage de son assaillant. Ce ne peut pas être le collègue de sa femme. Il n'est pas aussi fort, ni aussi imposant. Mais alors, qui cela peut-il être ?

Quand il sent la mort proche, il songe au sourire radieux de son épouse le jour de sa demande en mariage. Il se raccroche aux merveilleux souvenirs de ses filles, lorsqu'il les amène au jardin public. Puis, une pensée mélancolique traverse son esprit. Il ne flirterait pas avec Atropos s'il n'avait pas agressé cet homme. C'est l'heure de son jugement.

Puis ses cris agonisants se perdent au fond de l'impasse jusqu'à épuisement lorsque son assaillant lui enfonce les pouces dans ses globes oculaires.

Les yeux éclatent.

Le sang gicle.

Une rivière rouge coule et se déverse dans les canalisations, où danse le visage du démon.

Une heure plus tard, une véritable fourmilière s'est installée dans l'avenue Charles Mauron, à l'entrée de la ruelle. Au milieu des tenues bleues des gendarmes, sous une pluie

devenue fine, les pompiers portent les premiers soins à la victime.

Préoccupé par cette nouvelle agression, le lieutenant Boriello, tout en caressant sa moustache, fait des va-et-vient le long de l'école Marie Mauron. Il n'aime pas cela. Sa hiérarchie va toujours être sur son dos. Depuis sa prise de fonction, treize mois auparavant, les atteintes à l'intégrité physique sont en forte hausse.

La colère de l'officier ne quitte pas son visage. Téléphone en main, il rend compte à son commandant de compagnie pendant que ses subordonnés recueillent des renseignements auprès des premiers intervenants. Parallèlement, deux autres militaires effectuent une enquête de voisinage.

Quatre montagnes de muscles en combinaisons noires, membres de l'unité d'intervention de Châteaurenard, mesurant plus d'un mètre quatre-vingt-cinq, arrivées en renfort, font face aux journalistes. Ainsi, ils forment une haie impénétrable et protègent la scène de crime. « Gendarmerie nationale » brille sur leurs gilets tactiques, sous l'illumination des gyrophares.

La conversation terminée, Boriello compose le numéro de permanence du parquet de Tarascon. Il fait la moue et souffle dans le combiné. C'est en homme averti qu'il appelle le procureur Faure. Un magistrat imbu de sa personne. Une véritable teigne. C'est la première fois qu'il le contacte.

— Bonsoir ! Lieutenant Boriello, commandant la gendarmerie de Saint-Rémy.

— Oui, répond Faure d'une voix endormie. Bon sang, mais quelle heure est-il ?

— 23 h 30.

Le lieutenant croit entendre un bâillement dans le combiné.

— Je vous écoute.

— Une violente agression physique s'est produite vers 22 h 30 à Saint-Rémy. Un homme d'une quarantaine d'années,

défavorablement connu de nos services, a été roué de coups et... on lui a éclaté les yeux.

— Rien que ça ! s'exclame le procureur. C'est quoi son nom ?

— Sébastien Martinez.

Le magistrat se racle la gorge puis reprend la conversation.

— Celui qui m'a été déféré cet après-midi dans mon bureau ?

— Nous parlons bien de la même personne.

— Cela a tout l'air d'une vengeance, non ?

— Possible, mais on ne peut pas écarter un acte crapuleux gratuit.

— Effectivement. Vous avez un suspect ou un témoin ?

— Négatif. Souhaitons que les traces ADN prélevées parlent !

— Et les caméras ?

— La commune n'en est pas dotée. Le maire a toujours refusé d'investir dans la vidéoprotection.

— Eh bien, maintenant vous détenez des arguments pour le faire changer d'avis. Poursuivez les investigations et vous ferez le point demain matin avec M. de La Montagne. C'est lui qui reprend la permanence.

— M. Faure, j'ai une dernière sollicitation.

— Faites vite, alors !

Le procureur perd patience et semble s'exaspérer.

— Ce n'est pas la première agression que nous constatons, et je me demandais si vous pouviez intervenir auprès de notre commandant de compagnie afin de saisir la brigade de recherches. Je n'ai ni le matériel ni les moyens humains pour mener ces investigations chronophages.

Cette fois, son interlocuteur se fâche et hausse la voix.

— Je n'en ai rien à faire de votre guerre de services. Débrouillez-vous avec votre supérieur. Bonsoir.

Complètement abasourdi, Boriello reste un instant immobile. Il comprend maintenant pourquoi ses militaires attendent la permanence d'un autre procureur pour obtenir des réponses pénales sans se faire vilipender.

Réprimande digérée, l'officier, penaud, rejoint ses hommes, faisant le pied de grue devant le corps de Martinez qui n'arrête pas de hurler.

La pluie cesse immédiatement.

La nuit, sans doute satisfaite du sacrifice qui vient de lui être offert, laisse les nuages s'effacer pour permettre aux étoiles de briller.

Une foule massive se mêle aux journalistes. Munis de leurs mobiles, ils tentent de filmer la scène à la recherche du scoop, du détail pour être les premiers à le diffuser sur les réseaux sociaux.

Le major du PSIG hisse sa radio portative et ordonne immédiatement des renforts au Centre d'Opérations et de Renseignement de la Gendarmerie pour les aider à maintenir les curieux à distance.

Tandis que le patron de l'unité d'intervention prend sa cigarette électronique et tire une grande bouffée en regagnant sa place parmi ses hommes, les pompiers installent Martinez, perfusé, un bandage ensanglanté sur les yeux, sur le brancard.

Sous l'effet des calmants, il finit par s'endormir.

Dix minutes plus tard, les fourmis en blouse blanche désertent la ruelle frappée par le passage du démon et s'enferment à l'arrière de l'ambulance.

En fixant le VSAB, le lieutenant se demande comment il réagirait s'il se retrouvait à la place de Sébastien. Pourrait-il vivre avec sa nouvelle cécité ? Il secoue la tête, il n'est pas à sa place. *Chacun sa merde !*

Quand un de ses militaires le croise, le nez dans son calepin, il l'interpelle :

— Courvoisier, trouvez-moi quelque chose qui n'a rien à faire dans cette ruelle. L'agresseur a bien dû laisser des traces quand il attendait. Je ne crois pas à une attaque hasardeuse.

— Reçu, mon lieutenant.

Un second gendarme, aussi pâle que le pelage d'un albatros, erre sans savoir où il se rend. Il semble malade.

— Océane ! Rejoignez le chef Imarzouk, lui ordonne l'officier. Quittez cet endroit lugubre, reprenez des couleurs et demandez-lui s'il a obtenu des renseignements lors de son enquête de voisinage. Il y a bien une personne qui a dû voir l'agresseur. Il est sans doute venu plusieurs fois pour reconnaître les lieux. Ensuite, vous rentrez à la brigade et vous me consultez les fichiers. Je veux tout savoir sur lui, même l'heure à laquelle il a pissé pour la dernière fois.

— À vos ordres.

La gendarme hoche la tête et se dirige vers la sortie pour retrouver son chef. Prise de convulsions, elle avance difficilement. Afin de ne pas s'effondrer, elle appose sa main contre le mur.

Je ne vais quand même pas vomir mes tripes devant mon boss.

À l'intonation de la voix du lieutenant, lorsqu'il l'avait appelée par son prénom, elle avait perçu sa contrariété. Était-ce dû à l'absence d'un officier supérieur ? Au manque d'un enquêteur qualifié pour résoudre cette agression ? Une seule personne peut le sortir de ce borbier. Son meilleur élément. Le maréchal des logis-chef Blind.

L'euphorie gagne Boriello lorsque l'ambulance démarre en trombe. Craignant de se retrouver à répondre dans le vide face aux questions des journalistes, il se réfugie dans son véhicule et attend leur départ. Dès que la foule se disperse, le lieutenant, la boule au ventre, déserte la scène d'horreur.

La psychose risque de s'installer dans la commune.

Et il en sera le principal responsable.

COMMANDEZ CE ROMAN

